

t hère mignonne ?... Vous n'avez pas, une paroles :

—Mais souvenez-vous !... C'est vous, vous seule, qui avez voulu l'Angleterre... Vous disiez que l'Italie était trop banale, trop vulgaire, trop agence Cook ! Sais-je, moi, tout ce que vous avez dit ?...

Alors Clotilde, d'une voix glacée et sans faire un geste, sans même regarder :

—Mettons que ce soit moi.... Mon Dieu ! une désillusion de plus ou de moins ! Je n'en snis plus à les compter.

—Clotilde ! je vous assure ! Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit !... Voyons, un soir, chez vous.... Vous aviez, tenez, votre robe mauve si charmante .. Vous m'avez dit textuellement. ..

Elle me coupa la parole :

—Pourquoi discuter ?... C'est entendu !. C'est moi qui exigai de venir dans un pays que je hais au-dessus de tous les autres... et dont le nom seul me met en rage.... C'est moi !... N'en parlons plus.

Je ne voulais pas me rendre :

—Car, par exemple ! Et je puis vous le prouver..

—Taisez-vous !... faisait Clotilde.... Vous me fatiguez ... Et vous êtes vraiment trop ridicule quand vous êtes en colère.... Et voulez-vous me faire un grand plaisir ?...

—Mais je ne demande que ça !...

—Eh bien ! sortez un peu.... Allez vous promener. J'ai besoin d'être seule....

—O Clotilde !... Clotilde !...

—C'est bon ! c'est bon !...

Et la rage dans le cœur, maudissant toutes les femmes, je sortais...

OCTAVE MIRBEAU.

La vacance des enfants pauvres

Si quelque progrès très considérable appartient en propre au gouvernement français, c'est à coup sûr la création des œuvres qui, dans l'ordre de l'instruction publique, ont conservé aux jeunes gens jusqu'à leur entrée au régiment le bénéfice de l'acquis emporté par eux de l'école primaire.

Cet acquis, avant que fussent imaginées toutes ces entreprises post-scolaires, auxquelles se sont donnés avec tant de cœur nos instituteurs, était vite anéanti, oublié. Rien ne restait des leçons écoulées et apprises.

Il n'en est plus ainsi, et le rapport de M. Edward Petit, en fait foi, par l'énumération même des œuvres de toute nature qui ont pour but d'être des compléments de l'école : cours d'adolescents et d'adultes, conférences populaires, mutualités scolaires, associations d'anciens élèves, patronages, etc.

Mais la République ne s'est pas souciée seulement de l'âme, de l'esprit de l'enfant, de l'adolescent. Elle a porté sa sollicitude également sur la nécessité de leur faire une santé robuste ; elle a voulu que leur corps se développât normalement, selon le précepte classique : *Mens sana in corpore sano*.

Et pour y parvenir, s'attaquant directement aux causes du mal, reconnaissant que la faiblesse, la pâleur, l'anémie des pauvres petits nés dans la misère s'aggravaient des vices de l'air qu'ils respirent en leurs rues malsaines, elle s'efforça de leur donner pendant les jours caniculaires la joie d'un air vivifiant et salubre, et la liberté au grand soleil.

Les colonies scolaires étaient créées.

Il y en eut deux d'abord : celle de Saint-Germain-en-Laye et celle de Mandres-sur-Vair dans les Vosges.

Ce fut pendant les vacances de 1897, par l'initiative des directeurs des Caisses des écoles du 7^e arrondissement de Paris et du 11^e.

La municipalité choisit les jeunes colons. Elle les prit parmi les enfants les plus délicats et les plus pauvres.

Avant le départ, un médecin les examina, les pesa, les mesura. On leur distribua ensuite les objets d'habillement qui pouvaient leur manquer et à chacun une valise pareille.

A la fin des vacances, on remarquait chez tous un développement de la circonférence thoracique et une augmentation de poids. (De 800 grammes à 2 kilos 700)

Et le moral n'avait pas moins gagné que le physique.